

Rêveries du Réel

Sons

Ma journée prend fin comme elle a débuté. En musique. De retour de l'Usine à Gaz, je m'arrête quelques instants devant le Bar du Réel, d'où me parviennent les notes d'une mélodie rock. Je ferme les yeux, et me revois ce matin me hâter de la gare, direction la master class de Richard Dindo, enivrée par l'air folk que jouait le guitariste du passage sous-voies. Le flux de mes pensées me transporte ensuite à la projection de *China, I love you*, réflexion sur les dérives de la révolution culturelle de 1966 et le consumérisme effréné qu'elle a engendré malgré elle. La réalisatrice Liu Beilin explique à l'audience avoir opté pour un bruit de fond continu et désagréable, afin de marquer sa désapprobation envers le régime communiste. Dans ce deuxième film, elle a utilisé la technique du found footage, qui consiste à recycler des images d'archives en vue d'aboutir à une nouvelle œuvre.

Images

Jay Rosenblatt est, lui, passé maître de ce genre, traduit littéralement par « enregistrement trouvé ». Dans *The Claustrium*, grâce à une parfaite combinaison du son et de l'image, il donne subtilement vie aux écrits de son amie psychanalyste Susanne Chassay, et à trois de ses sujets d'étude féminins. Ceux-ci se réfugient dans des paradis fantasmés, qui entretiennent leurs névroses plutôt que de les en libérer. Peut-on être sa propre prison, son propre enfer ? Oui, si on laisse le champ libre à l'opportunisme, à la superficialité ou encore à la paresse, selon le narrateur de *PS Sao Paulo*, réalisé par Leni Huyghe. Cette dernière, qui a tourné dans l'immobilité nocturne de la mégapole, déclare avoir fait ce choix, car « la nuit, c'est le temps pour élaborer ses pensées ». Je ne pourrais être plus en accord avec cette affirmation, me dis-je en souriant. J'inspire une bouffée d'air vespéral, et me laisse à nouveau submerger par mes ressentis de la journée. La voix de J. Rosenblatt résonne dans ma tête : « J'associe des images à un texte soit pour mieux l'illustrer, soit pour ouvrir l'esprit du spectateur sur autre chose ». Soudain, la voix du séillant Richard Dindo lui fait écho : « Il faut laisser au spectateur sa liberté, ne pas la lui enlever ». « Montrer avec les images ce que l'on ne peut dire avec la parole. »

Langage

Dans mon souvenir, le lauréat 2014 du Sesterce d'or poursuit : « Mais mon cinéma commence bel et bien par la parole, non par l'image. On n'apprend rien de quelqu'un par l'image. On apprend à le connaître par la parole, le langage. Mon cinéma est celui du langage, de mon rêve du langage ». Avec *28 rue Brichaut*, Hannes Verhoustraete accorde également une dimension primordiale au langage. Parti à la recherche des anciens locataires de son appartement, il découvre qu'un capitaine de l'armée belge et sa famille, les Godenir, y ont vécu durant la Première Guerre mondiale. S'inspirant des Cahiers de Malte Laurids Brigge de Rilke, le jeune réalisateur a imaginé des lettres qu'auraient pu échanger les époux Godenir entre 1914 et 1918. Perdue dans mes songes, je suis soudain émue par la beauté des mots, par leur pouvoir. Par l'infinité de ce qu'ils permettent d'exprimer. À l'aide de quelques mots seulement, on peut toucher l'autre au plus profond de son être. Je me remémore ainsi en souriant l'effort qu'a fourni L. Beilin aujourd'hui à la Salle du Capitole. Celle-ci a en effet tenu à s'adresser au public en français, c'était sa manière de nous témoigner sa gratitude. J'ai eu le sentiment que c'était très important pour elle, alors j'ai accueilli ses mots comme un cadeau précieux.

Mémoire

Les documentaires *China, I love you* et *28 rue Brichaut* sont au cœur de l'Histoire et de ses dévoiements et concourent au devoir de mémoire. C'est aussi un travail sur la mémoire qu'entreprend Christophe Saber, lorsqu'il tombe par hasard sur de vieilles bobines Super 8 chez un brocanteur. Fasciné par l'apparent bonheur qui s'en dégage, il décide de restituer ces reliques familiales, qu'il considère inestimables, à leurs propriétaires légitimes. Mais que faire quand les membres d'une famille se déchirent et s'efforcent d'oublier le passé, les souvenirs communs, bons ou mauvais ? La sagesse des paroles de R. Dindo s'impose pourtant à moi une fois de plus : « On n'existe pas sans la mémoire », déclarait-il au cours de sa master class. Puis, il parle des engagements tenus grâce à sa production documentaire et affirme qu'il faut « faire parler les opprimés, ceux à qui on ne donne jamais la parole ». C'est également le pari de Li-Gyeong Hong, avec *The Empire of Shame*, quand elle relate les conditions de travail inhumaines dans les usines Samsung en Corée. Elle s'appuie sur les témoignages accablants d'anciennes ouvrières, dont la plupart sont aujourd'hui malades, voire décédées...

Elise Gressot (Collège pour adultes Alice-Rivaz)